

Caucase
COLLECTION UNESCO
D'ŒUVRES REPRESENTATIVES

LE LIVRE DES HÉROS

Légendes sur les Nartes

*(Traduit de l'Ossète avec une introduction et des notes
par Georges Dumézil, Professeur au Collège de France)*

Introduction

Les versants septentrionaux de la chaîne du Caucase, les plaines de bonne terre ou de sable qui la bordent vers l'Europe, les tronçons étroits mais luxuriants de bande côtière qui la séparent de la mer Noire, les trouées qui s'y enfoncent et les vallées qui en drainent les eaux vers le Kouban, le Terek et de moindres fleuves, abritent une des plus remarquables mosaïques de peuples du vieux monde. Les uns étaient déjà en place lors des premiers témoignages gréco-latins, d'autres ont été repoussés du Nord par les innombrables invasions que l'Asie a lancées vers l'Atlantique; d'autres encore sont la pointe hardie de telle ou telle de ces invasions, coupée de la masse, accrochée à sa conquête et naturalisée caucasienne en quelques générations par la vertu étonnante du paysage, du climat et des hommes. Car c'est le second caractère des Caucasiens du Nord: malgré leurs origines si diverses, malgré les rivalités et les guerres vicinales et intestines qui ont tant aidé à la conquête russe et qui n'ont cessé qu'avec elle, il s'est constitué là un type de civilisation matérielle et morale non pas uniforme — les variétés sont nombreuses — mais très caractéristique dès qu'on le compare à ce qui entoure «le Caucase».

Jusqu'au siècle dernier, et parfois plus tard, les structures sociales ont été féodales et patriarcales, étouffant sous des réseaux entremêlés de liens personnels toute velléité d'organisation nationale. La pratique des razzias, la turbulence d'une jeunesse constamment à cheval, les risques mortels dans lesquels vivaient normalement ces villages, une morale fondée sur de riches et archaïques légendes et entretenue par des chants de louange et de raillerie, avaient exalté partout l'héroïsme, durci en doctrine le mépris de la mort,

aiguisé le goût des conduites exceptionnelles et paradoxales. Tout cela, joint aux conditions de l'économie, faisait aussi que le prestige n'allait pas à la richesse étalée et stabilisée, au luxe des demeures en particulier: c'étaient les fêtes offertes, d'énormes festins, une hospitalité de toutes les heures, une munificence sans compte et sans limite, la bravoure au combat et la parole habile qui «posaient» les grands hommes, dont toute la coquetterie se réduisait à la beauté des armes et à la qualité des montures. Tant que le Caucase resta isolé, comme une forteresse peu abordable, cet idéal assez exactement réalisé put se maintenir, l'anarchie se confondant avec l'indépendance. Quand le grand empire voisin du Nord décida la conquête, l'illusion tomba vite: les sociétés caucasiennes qui ne se soumirent pas sans lutte ne réussirent, en un tiers de siècle, qu'à faire à la fois la preuve de leur extraordinaire courage et de leur irrémédiable anachronisme. Est-il besoin de dire que, aux yeux non du politique, mais de l'humaniste, cet anachronisme même, avec toutes les valeurs qu'il recelait vivantes et qui ne se trouvent ailleurs que fossilisées dans les livres, est prodigieusement attachant? Plus que de la majesté des lieux, la fascination que le Caucase a exercée sur les plus illustres et les plus sensibles des Russes vient de là.

Au centre de la chaîne, gardant la moitié septentrionale de la faille où les Russes ont ouvert la fameuse Route Militaire Géorgienne, vit un petit peuple dont le rôle dans les études historiques, depuis trois quarts de siècle, est sans proportion avec ses actuelles mesures: ce sont les Osses ou Ossètes. Tout différents de leurs voisins, des Tcherkesses, des Tchétchènes, des Daghestaniens comme des Géorgiens qui, du Sud, ont maintes fois dans l'histoire étendu sur eux leur puissance et leur influence, les Ossètes sont un peuple indo-européen, le seul de la mosaïque avant l'établissement des stations cosaques, et un peuple indo-européen original: l'ultime débris du vaste groupe qu'Hérodote et les autres historiens et géographes de l'Antiquité couvraient des noms de Scythes et de Sarmates, et qui, plus tard, dans les remous des grandes invasions, sous des noms divers, Alains notamment, et Roxolans, ont circulé à travers l'Europe, laissant jusqu'en France, dans nos divers «Sermaize» — *Sarmaticum* — leur trace et comme leur signature. Toute cette humanité qui avait sillonné sans relâche la steppe et ses confins, du Turkestan au Danube, a finalement disparu, incorporée dans les synthèses slaves, hongroises, turques. Seuls les descendants des Alains subsistent, avec une grande vitalité, maintenant un parler qui s'explique bien, en effet, à partir de ce qu'on entrevoit de la langue des Scythes, sœur septentrionale et tôt séparée des langues classiques de l'Iran. On comprend dès lors les marques d'attention croissante qu'ont données aux Ossètes, depuis la fin du XIX^e siècle, les linguistes, les historiens, les sociologues, les folkloristes, et tous ceux qui, de quelque point

de vue, étudient les choses indo-européennes. Les légendes nartes ici traduites sont le morceau le plus célèbre, à juste titre, de leurs traditions.

Les Nartes, héros fabuleux, ne sont pas connus des seuls Ossètes: leurs voisins Tchetchènes et Ingouches, tous les «Caucasiens du Nord-Ouest» — Tcherkesses, Oubykhs, Abkhaz —, les îlots tatars de la montagne comme, à un moindre degré, les Koumyks du Nord-Est racontent aussi, avec d'intéressantes variations, un «cycle des Nartes». Mais il y a des raisons nombreuses de penser que, comme leur nom générique, qui dérive certainement, d'une manière ou d'une autre, du nom indo-iranien de l'homme héroïque, *nar-*, l'idée même des Nartes et les principaux des personnages qui l'incarnent sont nés en Ossétie et ont été ensuite adoptés; puis souvent repensés, ont parfois même commencé de nouvelles carrières ou se sont enrichis de comparses nouveaux, chez les divers peuples du pourtour. Quelques indications sur les rapports qu'on peut établir entre ces versions différentes de l'épopée narte, dont l'étude comparative ne fait que commencer¹, seront données dans les notes du présent livre, mais notre matière se borne à l'Ossétie.

C'est en Ossétie d'ailleurs, dès les lendemains de la pacification du Caucase, qu'elle a commencé à être recueillie; elle y a toujours trouvé ensuite des observateurs. Mais, depuis une vingtaine d'années, l'exploration est devenue méthodique et exhaustive, menée solidairement par les savants ossètes eux-mêmes et par leurs confrères russes. Le recueil dont la plus grande partie sera ici traduite, œuvre collective publiée à Dzæudjyqæu — c'est-à-dire Ordjonikidzé, l'ancienne Vladikavkaz — en 1946, présente, sous une forme désormais canonique, les résultats élaborés de cette immense enquête, que les alarmes de la guerre n'ont même pas ralenti².

Les Ossètes se représentent ces héros des anciens temps à la fois comme des êtres surnaturels — l'un est né de la pierre, tel autre a un corps d'acier et se retire au ciel entre ses exploits — et cependant comme des montagnards de leur style, simplement des montagnards qui auraient gardé certains traits scythiques que leurs descendants ont perdus. L'une des plus remarquables de ces survivances est la suivante.

¹ Un premier colloque de Nartologie s'est tenu les 19 et 20 octobre 1956 à Ordjonikidze; des représentants de tous les peuples du Caucase du Nord qui connaissent les Nartes y participaient. Les principales communications ont été publiées dans un recueil, *Nartskij Epos*, Ordjonikidzé, 1957.

² *Narty Kaddjytæ* («Chants épiques sur les Nartes»), rédigés en prose sous la direction de V. Abaev, N. Bagaev, I. Djanaev, B. Botsiev, T. Ephiev, avec une introduction de K. D. Kulov, gr. in-8 carré, xxxi-391 p.

Le village où ils sont censés vivre est situé sur une colline et se divise en trois quartiers, en trois niveaux, occupés chacun par une des trois principales familles: en haut vivent les *Æhsærtæggatæ* (-*tæ* est le suffixe du pluriel), tout en bas les *Borataæ*, et, au milieu de la pente, les *Alægataæ*. Or le folklore ossète nous a gardé une remarquable définition différentielle des trois familles: «Les *Borataæ*, dit un texte publié par M. S. Tuganov en 1925³, étaient riches en troupeaux; les *Alægataæ* étaient forts par l'intelligence; les *Æhsærtæggatæ* se distinguaient par l'héroïsme et la vigueur, ils étaient forts par leurs hommes.» On reconnaît immédiatement ici la conception indo-iranienne qui veut que toute société bien faite associe — ailleurs comme classes, ici légendairement, comme familles — trois groupes humains assurant distributivement trois fonctions essentielles: sagesse (c'est-à-dire, anciennement, savoir magico-religieux, source de tous les autres), force physique (principalement guerrière), prospérité économique, — ce que l'Inde durcira dans le tyrannique système des *varna*; brahmanes, *kshatriya* ou guerriers, *vaïçya* ou éleveurs-agriculteurs. Dans les récits qu'on va lire, les trois familles se conforment encore assez régulièrement à ces définitions: s'il est souvent parlé, indistinctement et solidairement, même en matière d'expédition guerrière, des «trois familles» (*ærtæ Narty*, les trois groupes Nartes), il n'en reste pas moins que tous les grands pourfendeurs appartiennent aux *Æhsærtæggatæ*, que Safa définit bien (p. 72) en disant: «C'est une grande et forte famille que les *Æhsærtæggatæ*, ils n'ont peur de rien et la passion du combat les brûle de sa flamme bleue.» A l'opposé, les *Borate*, dont le protagoniste est *Buræfærnyg*, sont avant tout des riches, avec les notes mauvaises — cupidité, sottise vanité, bassesse — que la morale héroïque attache volontiers à la richesse. Quant aux hommes *Alægataæ*, ils ne sont mentionnés qu'en une circonstance dont les liens avec l'intelligence sont aujourd'hui rompus, mais qu'il faut replacer dans le cadre religieux du paganisme: c'est chez eux que se produisent les merveilles de la coupe magique (p. 161), le *Uatsamongæ*, ou *Nartamongæ*, «la révélatrice de Nartes», dont ils ont la garde.

Ce trait scythique, indo-iranien, mis à part, le village narte, hommes et choses, ne diffère pas d'un village ossète: on y trouve des nobles, une plèbe libre, des esclaves; non pas dans nos textes, mais dans d'autres variantes, *Syrdon* est un bâtard, un de ces fils que les gentilshommes ossètes faisaient libéralement à leurs servantes et qui avaient un statut spécial et un curieux nom: les «élevés dans les mangeoires». Les femmes, les jeunes brus en particulier, se conduisent en parfaites Caucasiennes. Les rapports rigoureux

³ «Kto takie Narty?» («Qui sont les Nartes?»), dans les *Izv. Oset. Instituta Kraevedenija*, I, Vladikavkaz, 1925, p. 373.

entre aînés et cadets sont aussi ceux de la plus moderne pratique. Quant aux demeures des Martes, ce sont les enclos ossètes, avec la maison, le pavillon séparé pour les hôtes, l'écurie, l'étable, et naturellement la tour, ces tours qui, de la Svanétie géorgienne à la Tchetchnya, hérissent tout village, signifiant au voyageur que la guerre ici se cache, mais ne dort pas.

Les Nartes se réunissent, spontanément ou par la convocation du crieur, sur le nyhas, la Grand-Place, dont le nom indique bien l'essentielle destination: la parole, le discours, car tout bon Caucasien est aussi éloquent que sensible à l'éloquence. Sur sa lisière, le village se prolonge par la Place du Partage, où se distribue le butin des razzias, et la Place des Jeux, où se préparent les gloires que consacreront les batailles. Il est aussi question — mais en cela nos légendes enjolivent la réalité — d'une colline où l'on dit le droit et d'une colline des prières.

Les légendes nartes baignent dans le monde de croyances, mi-religion, mi-folklore, où les Ossètes du début du XX^e siècle vivaient encore. Sous l'islamisme des uns, sous l'orthodoxie des autres, on y reconnaît les survivances du plus ancien paganisme, les traces du christianisme byzantin que la Géorgie médiévale avait apporté et qui s'est tôt perdu comme Église et comme doctrine, et aussi la sorte de paganisme second qui s'est constitué entre la ruine de Byzance et l'offensive relativement récente des deux grandes religions. Dieu, Hutsau, est Allah ou le Dieu chrétien, Dieu unique, mais qui porte aussi le titre significatif de «Dieu des dieux», *Hutsauty Hutsau*. Le ciel, la terre, l'autre monde, sont peuplés d'un grand nombre d'êtres qui, sollicités ou non, interviennent beaucoup plus souvent que lui dans la vie des hommes. Le nom géorgien de la «croix», *djvari*, est devenu, sous la forme *dzvar*, l'appellatif non seulement des innombrables lieux sacrés de l'Ossétie, mais très généralement de tous êtres surnaturels. D'autres désignations se rencontrent, et notamment, souvent en couple, les *zæd* et les *duag* (telles sont les formes dans le dialecte de nos textes); il n'est pas facile, et peut-être est-il vain de définir en quoi ils se distinguent; *zæd*, vieux nom indoiranien de tout ce qui mérite le sacrifice, semble une appellation plus générale d'êtres plus multivalents, alors que *dauæg* ou *duag*, mot encore obscur malgré quatre récentes tentatives étymologiques, désigne plutôt les protecteurs spécialisés de telle ou telle province de la nature: espèces animales, végétales, ou minérales; cette interprétation, que des Ossètes ont eux-mêmes proposée, trouve appui dans le fait que *duag* est parfois remplacé par son composé plus précis *barduag*, où *bar* signifie «droit» et ici «spécialité». Mais, dans l'esprit des conteurs, cette différence, si elle a existé, est fort atténuée. J'ai constamment traduit le couple *zæd* – *duag* par «Esprits et Génies», sans mettre sous ces mots aucune intention explicative.

Parmi les êtres surnaturels, plusieurs se distinguent comme de véritables figures mythologiques. D'abord deux personnages qui portent, avec un même

préfixe, les noms du saint Élie et du saint Georges byzantins, *Uacilla*, *Uastyrdji*. Le premier est le redoutable lanceur de foudre, l'animateur des orages, et aussi le protecteur de l'agriculture; le second est le patron du sexe masculin, des voyageurs, et semble présider plus que tout autre aux serments du droit. Tous deux ont beaucoup d'aventures et donnent lieu à des rituels. Il est parfois question, au pluriel, des *Uacillatæ* et des *Uastyrdjitæ*, ce qui, au moins dans les textes du présent recueil, me paraît ne pas signifier autre chose que la «famille de Uastyrdji», comme les *Borataæ* ou les *Alægataæ* sont «la famille de Boræ, d'Alæg»: aussi bien que les hommes, ces génies se trouvent à la tête d'une gens qui emplit leur maison.

Safa compte parmi les grands bienfaiteurs du village. Il est l'Esprit de la chaîne du foyer domestique, le *ræhys*, dont il a donné aux hommes le premier modèle et qui joue un grand rôle dans la vie familiale et sociale: au milieu du dernier siècle encore, au moment du coucher des enfants, les parents les confiaient à *Safa*, une main sur leur tête, l'autre sur la chaîne. C'est aussi en tenant la chaîne que l'on prononçait les serments privés les plus solennels et, lors du mariage, au départ de la maison familiale, le garçon d'honneur faisait tourner trois fois la fiancée autour du foyer et lui faisait toucher la chaîne en signe d'adieu, puis, dans la maison du marié, la remettait par les mêmes gestes sous la protection de *Safa*.

Le forgeron *Kurdalægon*, qui a son atelier dans le ciel, est l'ami des Nartes: il se rend à leurs invitations et, comme un commerçant qui soigne sa pratique, vient prendre leurs commandes. Dans nos récits, il a surtout la singulière mission de chauffer à blanc des héros dont le corps est métallique et de les plonger ensuite, pour les «tremper», dans l'eau de la mer ou dans un liquide plus rare.

Tuty, qui doit son nom à un saint Théodore, a pouvoir sur les loups, qu'il déchaîne le plus souvent, mais parfois retient et fait mourir de faim en leur enfonçant de grosses pierres dans la bouche. Sa spécialité le met souvent en opposition avec le protecteur des moutons, *Fælværa*, qui, lui, doit son nom au couple contracté des saints «Flore et Laure». Celui-ci montre une patience angélique. Il est borgne, d'un coup que lui porta un jour *Tuty*; mais, tel le Lycurgue (*lyko-ergos!*) de la légende spartiate éborgné par le jeune Alcandre (Plutarque, Lyc, II), il garda sa sérénité et empêcha les autres Esprits de punir son agresseur.

Æfsati gouverne les animaux sauvages, notamment les cerfs, les sangliers et les chèvres de montagne; les chasseurs, naturellement, lui offrent des galettes au départ, n'attendant leur succès que de son bon vouloir; mais, après la chasse, il exige que celui qu'il a favorisé nourrisse largement les pauvres du village, faute de quoi la prochaine randonnée sera infructueuse.

Donbetyr vit au fond de la mer, des eaux, *don*, qu'il patronne et qu'il porte dans son nom comme, sur nos cartes encore, tant de fleuves tributaires de la mer Noire: *Danube*, *Don*, *Dniepr*, *Dniestr*. Mais le second élément du nom vient de la vieille couche chrétienne: il est «le Petros, le Pierre des Eaux ». Il tient une chaîne, dit-on, avec laquelle il tire à lui ceux qui se baignent tard, mais, pour les Nartes, il n'est que bénéfique: des événements que raconteront nos premiers récits font qu'il est le beau-père et le grand-père des plus illustres. Car il a des filles, de ravissantes filles, que l'on a comparées aux *Rusalki* des Slaves, et qui dérivent sans doute de figures comme cette nymphe fille du fleuve *Borysthène*, avec laquelle, dans une légende que rapporte Hérodote (IV, 5), Zeus avait engendré le premier ancêtre des Scythes. Au siècle dernier, le samedi qui suit Pâques, les jeunes filles célébraient sur le bord des rivières le culte gracieux des filles de *Donbetyr*, assurant ainsi aux maisons et aux écuries les vertus que recèle l'essence puissante des eaux.

Hujændon Ældar, le chef, «la tête» des poissons, *kæfty sær*, est d'un type original, que V. I. Abaev vient seulement d'éclairer (*Mélanges D. Detchev*, Sofia, 1958, p. 183-189). «Esprit», certes, et grand magicien, il n'en a pas moins une sorte de petit empire temporel et se comporte comme un eldar, un chef terrestre. Son nom veut dire: «le Seigneur du Déroit», et Abaev donne des raisons de penser qu'il s'agit du «déroit poissonneux», du Bosphore cimmérien: en scythique «Panticapée», la grande ville de ce déroit, l'actuelle Kertch, ne contient-elle pas «chemin» et «poisson»? *Hujændon Ældar* est donc peut-être la mythisation d'anciens souverains de ces lieux.

Tels sont les «Esprits et Génies» qui tiennent la vedette. Il faut y joindre le monde des morts, fermé sur lui-même, dont la représentation est fort développée, avec son roi *Barastyr*, à la fois juge, gardien de prison, et maître de maison hospitalier pour les innocents et les opprimés; avec son portier *Aminon* aussi, esclave de la consigne, que nous n'observons guère ici que dans deux circonstances qui lui posent des problèmes de conscience: le voyage de quelques vivants audacieux au pays dont il ne doit pas leur ouvrir la porte, et la rentrée des morts permissionnaires, qui doit se faire avant l'extrême moment du coucher du soleil et qui se fait trop souvent après. Mais Dieu est bon et un miracle arrange l'affaire: il n'y a pas d'exemple qu'un retardataire ait été contraint de passer la nuit chez les vivants.

Ces premiers rôles ne font pas oublier la multitude des génies mineurs, qui s'agitent familièrement autour de la colline des Nartes — comme autour des villages ossètes — et sur les longues routes de leurs expéditions. De bons observateurs indigènes et un admirable savant russe, Vs. Miller, ont recueilli et décrit ces représentations, lorsqu'elles étaient encore vives et fraîches, en sorte

que la fantasmagorie populaire des Ossètes est l'une des mieux connues du Caucase.

Une autre catégorie de personnages surnaturels ne dépaysera pas l'amateur de contes européens, ni surtout le lecteur de l'*Edda*: les Géants, heureusement disparus de notre monde, étaient encore une calamité publique au temps des Nartes. Ils occuperont beaucoup de pages de ce livre. Aussi stupides que forts, maladroits autant que présomptueux, ils succomberont presque toujours, mais après avoir donné aux Nartes le frisson classique des Poucets. Exceptionnellement, Soslan entendra un utile sermon de la bouche d'un géant philosophe.

La plus grande partie de la collection publiée en 1946 est ici traduite: tous les textes concernant les grands héros. Pour les autres, je n'ai donné qu'un échantillon, le premier récit sur *Atsæmæz*, cet *Atsæmæz* fils d'*Atsæ*, qui n'appartient pas à l'une des trois familles, mais vit dans l'«Arrière-Village», et dont l'aventure est surtout faite de *loci communes*.

J'ai voulu garder la simplicité, la nudité, pourrait-on dire, de ces textes, où les expressions brillantes et imagées sont rares, les répétitions nombreuses, et les choses les plus étranges dites rapidement par les mots les plus ordinaires. Autant que possible, j'ai aussi maintenu les nobles formules qui émaillent les rapports sociaux. Le lecteur s'y fera vite. Il m'aurait paru regrettable de dire: «Je t'en prie» ou «Excuse-moi», lorsque Soslan ou Syrdon disent: «Que je mange tes maladies!».

Le professeur V. I. Abaev, de l'Académie des Sciences de l'URSS, maître des études ossètes qui lui doivent tant, a bien voulu dissiper inlassablement les perplexités de traducteur que je lui confiais. Qu'il trouve ici mes cordiaux remerciements.

G. D.

Vernonnet, août 1959.

POST-SCRIPTUM. — Depuis 1959, la «nartologie», comme on dit au Caucase, n'a pas ralenti son élan. Partout les instituts de folklore sont au travail et la collecte des variantes continue. Un second colloque a réuni à Suhum, du 14 au 19 novembre 1963, des savants de toute spécialité.

Les publications se multiplient. Pour l'Ossétie, je me borne à signaler le tome I, dont plus de la moitié est consacrée aux Nartes (101 pièces, p. 7-348) du grand recueil de V.I.Abaev, *Iron adæmy sfældystad*, Ordjonikidzé, 1961; il contient, scientifiquement éditées, une ou plusieurs variantes de la plupart des récits qu'on va lire. A Maykop, les folkloristes qui travaillent autour d'A. M. Gadagat' préparent pour les prochains mois le corpus, en trois

volumes, des récits nartes notés dans les dialectes du tcherkesse occidental; j'ai pu leur assurer la disposition de variantes, recueillies en Jordanie et en Syrie par Kube Chaban, en Anatolie par moi-même. A Paris, le maître du folklore turc, Pertev N. Boratav, a publié et traduit dans la revue française d'anthropologie *L'homme*, janvier-avril 1963, trois épisodes de l'épopée tatare (karatchay) de «Sosurga», le Soslan-Sosruko, etc., des récits ossètes, tcherkesses, abkhaz; l'un se retrouve seulement dans l'épopée tcherkesse (mais cf. ici p. 159, n.5); les deux autres correspondent à ce qu'on lira pages 42-43 et 86-90.

Mais le grand événement a été la publication en 1962, par l'équipe de Ch. D. Inal-Ipa, en deux volumes, un de textes à Suhum, un de traduction à Moscou, de l'ensemble de l'épopée narte d'Abkhazie, qui n'a pu figurer ici, dans les notes comparatives, que très fragmentairement: très peu d'épisodes en étaient connus jusqu'à présent. Le livre russe a pour titre *Prikljutschenija Narta Sasrykvy i ego devjanosta devjati brat'ev, Abhazskij narodnyj epos*, 285 pages. La conception de la société narte est très différente de ce que présente l'Ossétie. Il n'y a qu'une famille, de cent frères, tous fils de Sataney, dont le plus jeune est Sasrykva (Sasəsq°a); la première génération de héros (Uryzmæg, Hæmyts) a pratiquement disparu: de Hæmyts, il ne subsiste que son nom Hnysh (une fois, p. 15), comme étant celui du père, décrépît (p. 46), des 99 aînés; Uryzmæg est inconnu et ses principales aventures ont passé à Sasrykva lui-même qui, d'autre part, est traité par ses 99 frères comme le Syrdon ossète, également disparu de ce recueil, l'est par les Nartes. La figure de Batradz fils de Hæmyts est devenue celle de Tsvitsv (C°æc°), fils de Kun (K°øn), l'un des 99 frères. Enfin un second personnage féminin joue un grand rôle: la sœur des Nartes, fille comme eux de Sataney, la Belle Gunda (G°ønda Pshdza). J'étudierai ailleurs cette curieuse évolution.